

Une Mexicaine son enfer

Chapitre Dieu

Ce jour là, c'était un lundi j'ignore si cela a du sens pour Lui, Dieu vint me voir. Une fois de plus j'étais dans ma salle de bain, sous la douche. Il y a sous cette douche-là, candeur de ces massages iridescents, O l'éclat violet de Ses yeux- tant de retrouvailles d'avec le réel, tant d'intuitions, tant de surgir, toutes mes partitions arrivant en images, en plans, le sens d'un poème, ce que j'avais oublié de faire la veille ou le lendemain, un espace central privilégié où tous les coeurs peuvent s'ouvrir à qui mènent tous les corridors, que je ne m'étonnais pas outre mesure de Le voir, et je mets une majuscule car non seulement je re-crois en Lui mais aussi parce que je crois en Lui, tout simplement, Lui dont son église catholique m'avait passablement brouillé les traits, mais Lui qui revient en splendeur, de la vie de Qui on biographie, quand s'éteignent les derniers échos nietzchéens, Lui pas mort, dissocié peut-être par l'amplitude du changement - Il le déteste, si tant est que ce verbe puisse recouvrir un sentiment divin- Lui bref, qui passait par là. Ma réaction fut, à Son image, un sourire entendu. L'instant d'avant je pensais à l'Homme Nu de Dan Simmons, livre que j'ai en bonne partie vécu, et par un trait lumineux de Sa pensée il me demanda : « to collapse frontwaves of probabilities? », sous-entendu, tu y crois vraiment et n'est-ce pas en contradiction avec ma divine existence. Dieu sait parler en résumé.

Je Lui dis -et je tenterai plus tard de revenir sur le sens de cette phrase, sur son contexte surtout- «Seigneur, vous avez fait le monde comme vous nous avez fait à votre image. Je crois que chaque fois que nous créons le réel nous refaisons notre petite Genèse à partir du Chaos, que nous tous, somme toute, refaisons le monde, le rêvons pour accomplir la tâche que vous nous avez donnée. »

De même que Dali a fait de la gare de Perpignan le centre de l'Univers, un endroit cosmique finalement pas si différent des marches poussisèreuses de la cave de Béatrice Viterbo, à Buenos-Aires, là ou Borges rencontre el Aleph, de même cette salle de bain est elle un point de rencontre, l'une des dimensions des miracles, le lieu et la formule, le puit des choses premières.

Je m'aperçus qu'Il n'était plus là mais je suppose qu'il avait tout entendu et qui sait? tout noté d'avance. Si tant est qu'il existe un avant ou un après en Son monde, là où hors paramètres Il existe.

Je suis bien embarrassé de vous parler de Lui à l'orée de ce roman (roman?) ou la plupart d'entre vous ne verront que des histoires de sexe et de fric (ah savoir être commun..) ainsi qu'une éloge permanente du sado-masochisme.

L'idée que quelque-uns d'entre vous suivent la même route que moi m'est une élégante et agréable consolation. Si Dieu est revenu en nous l'autre grand thème de cette fin de siècle peut-être le pouvoir des femmes.

Entre Genève et Mexico principalement, dans le marché des changes (qui porte bien son nom..) comme dans un complot qui a visé à détruire l'Amérique impérialiste il s'est produit un incessant va-et-vient dont l'une des unités centrale s'appelle Apocaline, la mexicaine.

Il m'a fallu dix ans pour en être enseigné et, comme Socrate savoir que je ne savais rien, homme nu devant un seuil qu'il peut désormais tenter de franchir, il me faudra bien cent ou deux cents pages pour m'en souvenir, vous en parler, tenter en paraphrasant Valéry de le vivre en le ravivant.

Feu, tu veilles sous la cendre, sans toi je ne possède rien d'attrayant mais trop près de la vérité tu me brûles. Je décidai donc de ne rien écrire sur mon sujet le plus central - je le ferais si ce livre voit le jour et remporte un certain succès - mais de me laisser totalement aller, non pas au fil du temps car ce récit se cabre et va comme un cheval fou, mais selon le Fleuve, le grand mouvement enfendré par Dieu, et qui nous déconstruit tout en nous faisant goûter à la vie.

Ce jour là Apocaline vint s'asseoir au bord de mon lit, je lisais « Une autre histoire de la littérature » de Jean d'Ormesson en regrettant très fort de n'avoir pas connu dans ma faculté de Lettres de tels communicateurs, et me souvenant d'une partie de ses déclarations frôlant le Valérie Solanas, je l'agressai par pur réflexe de coq sur le thème de la génialité.

Génialité? Je n'étais même pas sur que le terme soit français, mais s'encombre-t-on de tels prétextes de nos jours? Génialité (mal prononcé ça sonne comme Johnny Hallyday ou Géniale idée) qui serait un état, lui-dis-je, structurelement et hormonalement réservé à la gent masculine et auquel les femmes ne pourront jamais prétendre.

Elle rit.

Elle rit beaucoup et la musique de son rire est totalement fascinante. C'est une voix mal posée, passant des échelles perlées du féminin à des timbres plus graves et presque mec et malgré le ridicule de cette

description je vous assure que son rire est totalement séduisant.

Elle rit quand elle cravache.

Elle rit quand elle gifle ou quand elle ne comprend pas ce que vous avez tenté d'expliquer.

Elle rira de même si vous vous comportez mal avec elle, le rire est sa première enveloppe. I explique combien sa cruauté peut-être exquise. Ais-je dit cruauté?

Je devrais

sans doute dire sévérité. Mais comment parler des maîtresses femmes, ou des femmes qui sont nées Maîtresses dans une époque qui les recherche avidement mais ne produit d'elles - a de rares exceptions près- que deux choses : une abominable caricature sous la forme de dominatrices professionnelles ou, à l'autre versant de l'ennui.. des discours du genre universitaire. J'entends encore Dali dire aux français qu'ils sont trop ergoteur et rationnels et que fort heureusement, lui et Picasso leur ont apporté ce qu'il leur a manqué le plus « une tranche saignante de vérité ».

C'est vrai, pour savoir la femme puissante - et a fortiori comprendre le type d'apocaline - il fait bon d'être latino, español mieux, et mexicain dans ce cas particulier.

« Tu veux m'expliquer cette idée? » sourit-elle

Ce que je fis.

Fort heureusement elle ne songea pas a me demander la définition de génialité. Ce qui m'arrangea énormément car - malgré un ou deux barrages que je tenais prêts - la question eut été difficile. Ce pourquoi je prérère encore en parler avec vous qu'avec elle.

C'est bizarre, j'ai été tenté dans toutes les lignes qui précèdent d'écrire son nom avec une majuscule, de dire Elle plus qu'elle. Il se trouve qu'elle n'est pas Dieu. Elle n'est qu'une déesse, quelquesfois une Déesse.

Quelques jours plus tard nous avons reçu des amis pour la St Sylvestre, une soirée qu'il faut savoir ignorer ou surfer. Et bien entendu elle avait préparé ses effets, de femme, d'intriguante et.. de juge suprême avant l'application des lois.

Elle n'en connaît bien qu'une seule : la sienne.

C'est ainsi que devant un parterre de femmes et d'hommes d'un assez bon niveau elle laissa tomber dans la conversation ce petit mot, génialité.

Comptant sur mon aspect coq qui bien entendu s'empresse de voler dans les plumes de tout adversaire potentiel et en ce cas de compléter ce petit mot d'une

déclaration parfaitement inutile (mais je le fis) oui, ce n'est pas un trait de caractère des femmes.

Je suppose que vous admirez ma sottise. Car j'adore les femmes au point de vouloir faire partie de leur univers, de craindre quelque jour de devoir m'en passer, de lire tout ce qui s'écrit à leur sujet et d'être obsédé par l'écriture d'un traité dont le titre provisoire fut et demeure « Les aventures Quantiques de Lilith » ou cette dernière apparait devant Dieu (nommé Castanade..) et un Adam résolument macho sous les traits du « privé » pour débattre de sa spécificité avant que d'être tirée ¹hors du Paradis, modeste carré de gazon dans les airs, et choir sur les bords de la mer rouge avec au passage un entretien exclusif et fondateur avec Satan, tout ceci pour ne donner ici que quelques exemples de cette grande fascination qui m'avait jusque là guidé dans la vie et qui, j'en suis certain continuerait à me propulser dans l'existence, du moins ce qu'Il voudrait bien m'en accorder.

La génialité dis-je, en pure improvisation et en la désagréable absence de filer, est en quelque sorte l'intégration dans une durée tendant vers zéro d'un ensemble de dictionnaires et règles permettant la création ou le fait de se reproduire autre mais inchangé (tel qu'en lui-même enfin..) dans un langage adapté d'une part à l'entourage où l'on a puisé ces règles et de l'autre en conformité aux données générales sinon du monde du moins de sa représentation consensuelle.

Apocaline sourit, me laissant entendre que l'on en reparlerait et que c'était intéressant, la mlée qui suivit fut du plus bas niveau et sans rien qui puisse justifier que je vous en fasse rapport ici.

Il y avait des exemples troublants et des analogies tentantes. Mozart par exemple, comme l'a bien souligné Amadeus, est un écrivain de Dieu (Toujours Lui...) et rédige sous dictée. il est exact que l'on ne connaît pratiquement pas d'esquisses de lui. C'est la source divine, l'inspiration, un copiste quoi!. D'autre part c'est le modèle parfait de l'homme féminin ce qui pourrait m'ammener à paraître me contredire, superficiellement. Ou encore Rimbaud l'admirable dont l'oeuvre -une partie- autorise son silence à vingt ans. C'est ainsi, devais-je dire plus tard dans la nuit à ma mexicaine, que Lilith et Eve correspondent statistiquement à deux âges de la femme, l'amazone-Lilith de 18 à trente-cinq ans (statistiques toutes subjectives) puis la mère, Eve qui se réalise. De même les créateurs masculins semblent partagés entre deux âges, l'horizon des vingt ans autorisant la génialité puis l'âge mûr (lequel??) permettant éventuellement la poursuite de l'oeuvre géniale mais avec beaucoup

1 jetée de l'espagnol tirar

de besoin et moins de grâce, au prix d'un travail de mineur, comme Webern, mineur chercheur de diamants « des mines desquels il avait une éblouissante connaissance ».

Elle je l'ai connue quand elle avait dix-huit ans et cela fait plus de huit ans que nous nous voyons et nous affrontons. C'est toujours une amazone, mais une amazone déjà teintée de rêve événiens ²sinon éveillés. Je parcours sa nuit, nous entrons dans de mystérieuses chapelles et il est vrai que si nous nous consacrons aux rituels mystérieux de la Déesse qui l'habite nous savons faire beaucoup plus, même dans le monde diurne.

Je sortis donc de ma salle de bain en me faisant la réflexion que qu'elle est située dans un point magique de l'espace temps, ou encore que la qualité chaleureuse du massage de ma nuque et de mes épaules par la douche est telle qu'elle me met en état alpha me permettant d'agir avec génialité sur tout ce que j'ai bien pu enmagasiner à tous niveaux, les connections s'établissant d'elle-même, une intelligence se développant à l'intérieur de mon intelligence et des familles de découvertes fusant dans toutes les directions.

Il est vrai que beaucoup de penseurs ont eu un goût prononcé pour l'eau, d'Archimède à Rousseau. M truc c'est la douche de la citadelle de Centremont, un lieu que je vous serai reconnaissant de ne pas rechercher et je cultive une certaine terreur à l'idée que cette génialité dépend de mon plombier (on m'enseignait il y a peu à dire chauffagiste).

Toute médaille ayant son revers à peine sorti de ce torrent amiotique-vertical je ne puis empêcher que tout s'efface très rapidement, dissipation qui ne se peut comparer qu'à la disparition des grands rêves ne me laissant souvent que le goût de leurs harmoniques supérieures, avec une certaine ironie tenace comme désespérante, rémanente, comme le sourire du chat de Chesshire

Des vents mauvais parcourent la planète

En septembre 1992 l'Angleterre sortit du marché commun et laissa flotter sa monnaie. Sans Sally, son univers jet-set cette énoncé aurait aussi peu influé sur ma vie que ce fameux battement d'aile de papillon à Singapour. Avec elle ce fut toute la différence entre l'illusion du stable et les mathématiques du Chaos qui se manifesta pour changer le cours de ma vie.

Les femmes sont sans doute le centre et absence de ce livre, la cire perdue, mais de Sally je n'aurai pas grand chose à dire sinon qu'elle sacrifiait son devenir de femme à des richesses qui tôt ou tard lui échapperaient lui laissant probablement comme tombée d'intérêts un cortège de regrets.

Quelques années auparavant j'avais donné de grandes séries de concerts et mon studio d'enregistrement avait bien marché. Je disposais sinon d'une fortune - vivre avec les revenus de ses revenus en est la définition, faites un calcul..- mais du moins d'une marge d'aisance agréable et naturellement cela se sut et les prédateurs firent leur apparition.

C'est une règle à laquelle vous n'échapperez qu'à la condition . de ne rien posséder. Sinon vous vivrez avec cette cour sans miracles, vos prédateurs, des charmeurs quelquefois, des charognards souvent, gent très déprimante. J'imagine que leur nombre et qualité peut être égale à une sorte de progression logarithmique de vos avoirs, leur rapacité surtout. Si vous gagnez peu ce sera l'Etat. Mais si vous possédez beaucoup ce seront en prime les complets et leurs sourires, les BCBG d'une mode à une autre, leurs services de qualité et je préférerai dire « sévices de qualité ».

Je fus donc selon cette imparable logique amené un jour dans l'antre de Sally, longues jambes parfaites croisées comme il le faut, chevelure abondante, yeux verts et un oeil très vif et intelligent. Un pur produit de la finance juive new-yorkaise avec un petit croisement WASP.

Rebaptisé Jack, ce qui ne fut pas pour me déplaire, je ne mis pas longtemps à m'initier, du moins je le pensais, aux produits dérivés, options et autres securities dont on parlait fort peu en cette année.

Intellectuellement séduit j'avais toujours Ombre derrière moi, me parlant en clair obscur et commentant les risques qu'on me poussait à prendre.

Délaissant l'écriture, je passai quatre mois à m'initier aux flux et reflux de l'argent mondial, opérateur de modeste niveau, devenant pourtant chaque

jour d'avantage homme de système. Je participai même à un séminaire à Paris où des spécialistes introduisaient dans la finance française le marché des options, ces calls et ces puts³ que les français tinrent absolument à rebaptiser lourdement en « options négociables à la vente (ou à l'achat) ». Ah.. Etienne ton temps est passé mais la lourde digestion de tes idées demeure, nous en reparlerons.

Bref ce détour dans un monde dont je ne soupçonnais pas l'existence me changea les idées, non seulement je n'y fis en définitive aucun profit, mais j'enregistrai une perte de vingt-mille dollars.

Le marché est contre nous disait Sally. L'important c'est le timing renchérisait Shipmungen son adjoint et les deux reprenaient en chœur : hedging Jack, il faut faire du hedging.. Du déjà vu, en littérature et au cinéma, ce merveilleux « Sucre » Carmet, Piccoli Depardieu, n'avait-il pas déjà posé lée désor?

Si pour ce prix tu apprends ce qu'il ne faut pas faire me souffla Ombre ce n'est pas cher payé.

J'acquiescai.

Ce destin provisoire me mariait avec le monde des affaires où je reçus une belle collection de gifles mais où finalement je gagnais, par inadvertance, ces années là, avec l'Angleterre(92), l'Espagne(93) et le Mexique(95) une véritable allée Inca, totalement inattendue et qui vint plus de mes maladresses et de mes entêtements que d'une bonne connaissance du métier de cambiste. Ne me jalousez pas, par la suite j'allais la reperdre car avec le temps je devenais techniquement bon.

Ayant longtemps déserté le bureau de Sally l'idée me vint de passer la voir.

« Jack! What a surprise... qu'est-ce que vous foutez là? »

Son langage est du type large : elle passe d'un américain bostonien à une terminologie du type « salade de crudités », ne rougit jamais et possède l'art d'embarrasser ses interlocuteurs. Avec ses yeux surtout.

J'avais dépensé des fortunes en commissions chez elle et particulièrement en restaurants et en appels longue distance et l'idée me vint de lui suggérer un renvoi d'ascenseur.

Par curiosité et qui sait? un peu sarcastiquement.

Ma belle, lui dis-je, je suis venu voir si il vous plairait de m'inviter à dîner?

« Mais ca va pas la tête » sourit-elle, c'est vous qui m'invitez! Où passent vos

bonnes manières Jack?

A gauche, où est passé ma fortune avec vous, fis-je, et toujours à votre service. Mais faisons exception à ces règles qui vous sont si favorables, vous êtes plus qu'aisée et je serais ravi d'être invité une fois dans ma vie par vous, à une bonne table.

Je lui demandais somme toute le rôle passif.

Mais bien sûr, elle sourit et plissa ses yeux verts. C'était réellement une très belle femme, très sûre d'elle dans n'importe quelle situation. Dommage qu'elle fume...

Nous convînmes d'une date.

Entretemps je négociâi mon admission à un autre type de table, une table d'opérateurs sur le marché des changes.

Je ne crois pas que ce livre doive trop s'étendre sur le monde de la finance. Je n'y aurais jamais été au mieux qu'un passant. Les mondes fermés m'excitent parfois.

Je dus approcher sept banques avant de trouver le passage souhaité, Les banquiers en règle générale ne sont pas des gens passionnants, les banquiers suisses encore moins si j'ose risquer cette opinion. Voir s'approcher un artiste des lieux saints, ceux particulièrement où coule le fleuve fondamentale du pouvoir, l'argent, maudite parole si il en fut, crée des soupçons tenaces et des méfiances qui collent à la peau.

On me fit la théorie des marges, celle des risques, on me fit beaucoup de discours qui tous se résumaient à ceci : ne vous fatiguez pas dans un monde auquel vous ne comprenez rien, laissez-nous gérer votre argent au mieux.

Ils ne disaient pas si c'était au mieux de leurs intérêts ou des miens. Mais la réponse coulait de source.

Ombre vint et me dit que selon elle, des vents mauvais passeraient sur le monde, sur l'Europe très certainement.

Je lui dis que c'était une pensée verlainienne, mais je savais qu'elle était l'une de ces anciennes dont peu connaissent et admettent l'existence. Je me préparai mentalement à la tourmente et.. éventuellement à donner des coups de barre audacieux.

Un jour vers seize heures je pénétrai dans le bureau d'une jeune française, cadre supérieur de banque, qui m'intrigua mais me plut.

Je m'étais vêtu à la manière bancaire passe-partout : complet bleu foncé, chemise et cravate de laine bleu sombre.

Je m'assis et sans préambules je lui dis :

« Je pourrais être intéressé de placer chez vous, sur un numéique, un montant non négligeable, que vous placerez en fiduciaires de un à trois mois sur la devise de mon choix, en l'occurrence des pesetas pour leur taux d'intérêt favorable. Votre commission sera de un quart pour cent sur le fiduciaire et à partir de cette masse vous me margerez à quinze pour initier des opérations à terme. La commission de votre table, avec laquelle je veux une ligne directe, sera de 5 pips aller et 5 retour. Je m'engage à effectuer un minimum de deux-cents opérations par année. Ce qui revenait à dire que je lui verserai un minimum de deux-cent-mille francs dans l'année à venir, sans parler des autres types de commissions dont les banques sont friandes.

Elle me regarda avec des yeux fendus... J'avais potassé mon langage de professionnel et il lui parut convainquant.

Sous 48 heures j'avais mon accès et me mis au travail.

Si j'ai fait plus de bonnes opérations que de mauvaises c'est par chance et éventuellement en me rappelant les paroles de St-Fjord, ami d'enfance, qui jouait les savants fous et marmonnait souvent : « Du sommet il n'existe qu'un chemin celui qui redescend,

,»

Dans l'ordre d'entrée en scène la chute spectaculaire de la livre sterling fit mon bonheur (temporel).

L'état de grâce espagnol quand ce magnifique pays recut les JO me permit d'appliquer une autre fois la même idée, la pesetas portée par le charisme ibérique était allée jusqu'à 135 contre franc suisse. Il était assez prévisible que cette explosion de joie qui avait touché bizaremment le monde des spéculateurs, ne durerait guère une fois éteintes les lumières de la fête. Elle tomba assez rapidement à 91 voire moins. Il avait donc fallu la vendre comme la livre anglaise.

Et enfin le Mexique, dont l'honorable Président Salinas, économiste distingué, homme de confiance du pays, ne put cacher à l'élection de son successeur non seulement la gestion effrayante qu'il avait exercée, mais tout particulièrement la corruption de son régime et les montants que lui et d'autres avaient fait transférer en Suisse, évidemment. Une des raisons pour lesquelles les américains détestent tellement les banquiers suisses n'est autre que cet engouement des gens qui dès fortune faite se précipitent à Zurich ou à Genève pour y cacher leur précieuses noisettes. En regard de cette vogue qui dure et durera les américains se sentent mal-aimés, les pauvres. Salinas laissa son pays exangue et, dans le sillage de cette affaire, le dollar, toute puissante vedette de la scène internationale, tomba à son plus bas historique, de 1,58 à 1,11 contre franc suisse. C'est ainsi qu'à moi qui par tempérament ne savais

penser qu'à la hausse, échut une fortune parfaitement spéculative construite sur des ventes massives de monnaies qui s'effondraient.

On me considéra généralement comme un chanceux irresponsable, certains crurent que j'avais sens particulier du marché des changes, je me fis plus d'ennemis que d'amis et de ces derniers je puis vous assurer qu'il n'y avait pas grand chose de désintéressé.

Tout celà tourna pendant quatre à cinq ans, et provient de cette étrange et belle grande américaine dont je ne vous ais pas encore dit les derniers mots : Nous étions finalement attablés chez Roberto, le must du moment, et la conversation tomba sur ses amours.

« Ah je ne vous dis pas - commença-t-elle, les hommes sont des cons, tous ne vous ressemblent pas,

-Merci pour cette belle formule Sally...

Si, si Jack, le moule est cassé. J'aurais aimé avoir avec un homme le type de rapport que vous me décrivez si bien dans vos lettres, ce qui m'arrive c'est... c'est dégeulasse.

J'avais pour sur un vaste point d'interrogation sur la tête.

- Mais Sally vous venez de tomber amoureuse.. qu'est-ce qui cloche?

Il me fallut la durée du repas pour l'apprendre et beaucoup plus pour le croire. Le roméo en question, un beau type du Sud, vraiment tout pour plaire à une femme de son genre, fortune, physique, vernis de culture, sorties snob, avait osé lui demander de porter des... sous-vêtements noirs.

J'eus beaucoup de mal à ne pas éclater de rire : avec Apocaline on en voyait de plus sérieuses.

A l'heure de l'addition je la regardai se tortiller sur sa chaise, sentis que rien n'était évident ni joué et lui demandai suavement :

« Alors. cette invitation... c'est une première?

A ma plus grande surprise elle me répondit avec brusquerie :

« Jack je ne paiera rien.

Je suis désolée, je ne sais pas ce que vous allez penser de moi mais je ne paierai pas un centime.

Sally vous plaisantez?

Ne me demandez pas pourquoi, je ne peux pas.

Elle répéta celà deux ou trois fois.

J'agitai ma carte de crédit et la saluai sans trop me formaliser. Je n'ai jamais oublié cette anecdote car je venais de saisir quelque chose.

Sally n'était amoureuse de personne. Elle ne pouvait pas, Elle avait un amant trop exigeant. L'argent.

Sally était amoureuse de l'argent.

Qu'il existe une sexualité de l'argent me sidéra. Je comprenais que l'on se marie pour de l'argent, qu'on tue, qu'on mente, qu'on se mésallie mais... mouiller pour de l'argent?

Quelque temps après ma fille laissa traîner une bande dessinée sur mon bureau.

-Tu as l'air si rêveur me dit-elle?

Tu ne vas jamais me croire lui dis-je, je viens de trouver la vérité, du moins l'une de ses faces. Oncle Picsou nageait avec un ineffable bonheur dans une piscine emplie de pièces d'or. Après tout pourquoi pas une jolie femme? J'avais simplement beaucoup de mal à l'imaginer.

j'allais me donner quelques moyens de réaliser des rêves.

Chapitre 24 juin

Ce fut un été d'attente, lourd de sperme comme de vents du sud-ouest bons pour le surf. Un après-midi je planai comme un oiseau bas, marié à la lumière, au vent, à la surface plombée du lac avant l'orage. Plaisir intense du harnais : je savais tomber dans le vent et il m'emmenait où je voulais.

Il est subtil le vent, je le vois venir comme une tache noire sur l'eau et tout me dit qu'il m'enveloppera dans l'instant. Mais il me fait attendre. La risée tarde bizaremment sur l'eau noire. C'est une heure ou deux avant l'orage. Quelques minutes peut-être. Et quant il vient il commence par une tromperie. La voile se détend un peu... je me relacherais si je ne savais pas ce qui suit. Ce qui suit? Le coup de poing géant d'un Dieu. Je tombe dans sa main, par réflexe mes pieds courent vers l'arrière de la planche, j'abats le mat et je borde aussi vite que possible. En quelques gractions de secondes nous nous cabrons puis c'est la déjauge. Le nez du windsurf s'arrache victorieusement, fuir là bas fuir je sens que des oiseaux sont ivres..., je monte dans les spirales inouïes de ce mariage improbable et... je cours sur la surface de métal fondu, dans l'écume inconnue et les cieus.

Début de révolution. Apocaline avait décidé de s'acheter un maillot de bain. Futile mais central.

Ce fut tout un sujet de conversation. Quelles couleurs pour une mexicaine? Aujourd'hui elle porte le noir de toutes les transgressions. Mais en ce temps là je ne la connaissais pas, je l'ignorai même et elle opta pour un arc-en-ciel solide et musclé, comme son corps... et se fit voir.

« la petite femelle a décidé de se montrer » me commenta Ombre en souriant. Les femmes savent bien avant nous ce qui nous arrive.

J'en tombais curieux et lui demandai si elle était catholique pratiquante.

Pourquoi une telle question? Longue histoire, pour dire quelque chose sans doute, pour évoquer mes démons, ceux qui dorment dans une église.

Elle rit.

« Non seulement pratiquante.. j'ai passé une année de ma vie dans un couvent.

Ah! Un couvent? Les vieux démons se réveillèrent en moi. Les couvents sont proches de l'enfer puisqu'ils en barrent le chemin et en supposent l'existence.

Et l'enfer vit de nos fantasmes, ceux que nous dictent les femmes, d' »elles notre vision ».

Il me revint en mémoire ces merveilleuses journées siciliennes à Erice.

Un pont de C.E.R.N: avait décidé d'unir cette année l'intelligentsia du monde

des artistes à celle, habituée de ces rendez-vous de juillet, du monde des physiciens. Je me trouvai assis à côté d'un mort célèbre : Paul Dirac. Mort? j'estimais qu'il devait l'être tant j'avais entendu parler de sa légende depuis des éternités! Je suspecte le temps de s'écouler en strates à vitesses variables, certaines personnes que nous aimons emportées par un flux trop vif, d'autres quasi immanentes qui réapparaissent contre toute diachronie.

J'avais vécu plusieurs vies depuis que jeune homme je lisais des textes parlant de Dirac mais aparemment il était là, je le touchais et décidai qu'il existait ou pour le moins qu'il était fait d'un ectoplasme très dense. Ah.. ne pas rencontrer ses rêves et ses idoles! Je m'ennuyai à son exposé et il me confessa qu'il préférait Bach et Mozart aux musiques d'avant garde dont je m'étais fait le défenseur. Je n'eus pas de réponse élégante, l'affirmation ne l'était guère d'ailleurs.

Toutes ces journées nous les avons vécues dans un couvent dont une part avait été aménagée en salle de conférences sophistiquée.

Ma chambre donnait sur le promenoir intérieur et c'était une cellule classique, blanche avec des irrégularités architecturales qui eussent fait se pâmer Le Corbusier, un lit sommaire une chaise, de quoi se débarbouiller.

Incroyable comme ce décor me portait aux sens. Je ne pensais à rien d'autre qu'aux jambes bronzées de cette amazone sicilienne vue sur un gros cube. La culture me paraissait fade, je rêvais d'impossibles retraites avec une femme suprême, entre sexe et religion dans un lieu cloîtré de ce genre.

D'où cette question, Apocaline avait les mêmes jambes sportives et bronzées que la sicilienne entrevue...

Ce qu'elle m'en dit fut peu de choses, ce jour là en tous les cas. Elle avait détesté à sa puberté l'idée d'être recherchée pour son corps et avait voulu le mortifier.

La pratique l'avait décue.

Je lui trouvai de l'intérêt sans me rendre compte qu'elle avait déjà tout organisé.

Les après-midi suivantes furent lourdes. Nous étions seuls dans une vaste maison en été et je venais de la « voir » pour la première fois. Il fallait que je l'affronte, diverses choses me retenaient, son âge notamment, dix.huit ans. Ce n'était pas vraiment la peur du Lolitisme qui me gênait : Lolita est mexicaine elle aussi, mais elle à quinze ans. Ce devait être une sorte d'avertissement intérieur, quelque chose me disant que si je passais ce seuil là il m'arriverait beaucoup de métamorphoses, pas forcément bonnes ou mauvaises, des changements. Je sentis réellement passer en moi le vent du

changement, moi qui toujours l'avais déclenché pour les autres je le sentis passer sur moi et franchement on peut en avoir peur.

Il s'était produit hormonalement une concordance de phase, elle est aussi mec que je suis femme féminin.

J'avais déjà souvent énoncé la théorie des compléments hormonaux, la vivre était question plus difficile. En gros si deux personnes ont une balance hormonale exactement inverse, que leur « formes culturelles » ou leurs apprentissages concordent avec une extrême précision il peut se mettre en route un phénomène d'attraction capable de balayer toute résistance.

Tant qu'apocaline se trouvait à Mexico je ne risquais que peu. Je m'y rendis mais j'étais fort amoureux d'Ombre ce qui m'aurait à coup sûr protégé. Une femme ne chasse pas l'autre elle l'écarte, la rend invisible. Se rendant en Europe elle faisait monter les probabilités. Mais dans la même ville que moi, puis dans la même maison l'accident était imparable. Le bizarre est qu'il ne se soit pas produit de suite.

Nul ne contrôle les aléas de l'alchimie amoureuse. A quoi se reconnaît-on? Plus mystérieux quel signal a-t-elle donné pour qu'après plusieurs mois de cohabitation je la vis enfin? Aucune idée. Je crois que l'accrochage culturel n'était pas encore possible, l'église catholique y remédia.

Des tours de cumulus s'élevèrent un après-midi du côté de Chambéry. Tout était lourd, nous choisîmes de parler de l'idée de risque. Naturellement ce ne furent pas les risques financiers ni routiers qui furent évoqués, ce furent les risques que prennent deux personnes en se rencontrant.

« Le drame commence lorsque l'homme et la femme se rencontrent »⁴

Le risque dit-elle n'est pas celui de tomber enceinte ou d'attraper une maladie sexuellement transmissible. Le risque est de dépendre de l'autre.

« Tomber en son pouvoir... dis-je mais cela ressemble furieusement à l'histoire de Merlin.

Elle ne savait pas qui était Merlin.

« Je te propose, dis-je après un instant, de jouer au jeu symbolique de la corde. Qui se joue comment?

Nous jouerons aux dés et celui qui perd ira passer une demi-heure ligoté dans la cave. Et il devra dire son Nom... ajoutè-je après un temps de réflexion, me souvenant de mille textes anciens.

Elle me dévisagea avec intérêt sans manifester aucune émotion et il s'instaura un temps de silence. Je ne pouvais pas le mesurer, peut-être étais-ce du présent?

4 a trouver...

Ses épaules brunes de sportive et le flot de cheveux noirs qui coulait sur cette table de jardin m'apparurent comme autant d'écritures évidentes dont quelque part je connaissais le sens.

il y eut bien une voix entre autres pour me suggérer de ne pas lire ce livre mais.. je me promenais dans une bibliothèque tellement vaste.

Je parcouris les étages d'une densité, un ralentissement du désir parvins à une stase de nature féminine, une conscience aigüe des conjugaisons de l'orage..

Je n'avais pas devant moi une femme, elle était un modèle, personne et l'expression d'une race, une « femelle plurielle ».

Une femme sans qualités.

Je laissai s'étendre cette attente irisée.

Qu'elle brisa soudain.

-Non, dit-elle., pas comme ca.

Non? Je ressentis une brève déchirure, dans l'épaisseur du présent j'avais déjà bâti une chapelle. Mais elle avait dit non.. qu'ajouter? Nous ne passerions pas cetexamen, il ne fallait pas insister.

Je pensai que c'était dommage de ne pas essayer les jeux de pouvoir et me préparai à changer de sujet quand elle ajouta :

« Une heure, au moins, et rien de confortable.

L'espace irisé s'étendit autour de nous...

Puis elle sourit. Blancheur énigmatique.

- Comme ca ca te va? T as peur de perdre?

Je crois que j'avais peur de gagner, je me sentais sans imagination devant elle, mais pouvais-je le lui dire?

- D'accord... le ciel virait au plomb, l'orage serait au rendez-vous, je me levais et allai chercher dans le hangar des bateaux une longue corde blanche accrochée à la paroi de bois.

Il est de ces attentes dans lesquelles le temps suspend son vol. Sensuelles, emplies de futurs troubles, de probables : nous décodons le monde tel que nous allons le faire. Les dés tournaient, nous les avons vu tomber au ralenti, je crus même un instant nous reconnaître en eux, figures d'échiquier qui tournent, le fou et la dame?

Bien entendu je perdis.

Elle se leva, ironique, elle paraissait savourer la situation.

- Tu n'as pas besoin de parler. me dit-elle en me montrant le chemin de la cave, je choisirai.

La suivant, je demeurais incapable de détacher mon regard de ses jambes aux proportions parfaites.

Quand la beauté du diable est mexicaine elle peut causer des dégâts.

Je me souviens m'être fait cette dernière réflexion avant exécution de la

sentence : C'est un texte! Elle est un foutu texte dont je vais devoir opérer une première lecture.

Admirable et haïssable Amérique.

Vol de nuit

Un crime inexpiable

Carmen au Waldorf

Tous ces revenus me laissèrent sans imagination. Les gens dépensent leur argent comme des cons. La plupart tiennent pour acquis que l'argent sert à montrer aux autres que l'on en a, d'où ces trains de vie, voitures, propriétés, lieux de pèlerinage où l'on se fait voir. Que pouvais-je bien faire de ces moyens? La musique, les femmes et l'amitié ne s'achetant pas j'optais pour l'achat d'un avion. C'est une longue histoire. Les vols de ligne m'avaient toujours paniqué - au décollage je devenais chrétien rien que pour m'assurer de la présence d'une immense pogne divine maintenant fermement ces appareils dans leur axe de décollage, à l'atterrissage je guettais le touch down et la sensation des pneus éclatés : un ami réalisa le tour de force de me faire monter dans un petit avion école, un jour de beau temps, pour me laisser les commandes à quatre mille pieds sol. Juste assez d'aventure pour me faire attraper le virus et commencer une école de pilotage. Le reste n'est que logique d'aéro-club, je me rendis compte que quand je serais lâché je ne trouverai pratiquement jamais de bon avion à bon prix et par bonne météo ne faisant pas parti de la mafia locale. Comme je ne suis pas de nature à solliciter ce genre d'honneur (()) je décidai d'acheter un avion dont par la suite j'aurais, je l'espérais, une bonne connaissance.

Une foule d'amis m'entourèrent dès l'apparition de ce superbe monomoteur haute performance, j'étais devenu quelqu'un. Dans cette cohorte de fidèles je repérai Stefan qui fit quelques vols avec moi puis me proposa d'aller passer ma licence de pilote VFR au Texas.

C'était tentant, j'acceptais.

Pro-sémite, anti-sémite? Quelle connerie. Tout ce que je puis dire à partir de ma propre expérience, qui n'est pas bien grande en ce domaine, est que les juifs sont une race extrême. De même que les suissess sont extrêmement moyens les juifs sont extrêmement extrêmes. Stéfane lui était extrêmement dégeulasse, j'allais m'en apercevoir.

La license fut une course comme seuls les américains peuvent en organiser une. J'avais quatre jours pour passer les examens, il est vrai que j'avais déjà une centaine d'heures de pilote in command dans mon logbook, mais je devais repasser la théorie selon les normes FAA avec le système informatique Plato, à Houston.

Qui vous en donne pour votre argent en Europe? Personne ou pas grand monde. Dans un grand hôtel de Paris vous jouirez d'un service impeccable, en Espagne aussi. Mais à quel prix! Pour un train de vie plus moyen tout le monde se fout de vous en Europe, la qualité des services est un vieux parfum du temps de nos grands-parents. Chez ces texans, nous étions près d'Austin, je reçus un encadrement et une instruction pour chaque dollar investi. Je n'ai jamais raisonné comme ça mais avec ces gens je reçus une leçon de profesionalisme. Marc, mon instructeur, et Ann la propriétaire de l'école et monitrice en chef m'impressionnèrent. Elle, blonde grande, amazone des airs, du type de celles qu'on vit le temps d'un hold-up entourer Goldfinger mais en plus intimidant. Elle usait d'un très beau sourire avec des yeux restant froids, parlait peu et n'élevait jamais le ton. Elle avait à s'affirmer en permanence dans un milieu d'hommes pas faciles à mener.

Chaque jour à dix heures le soir à mon motel et le matin à sept heures Marc passait me voir pour s'assurer que je travaillais mon écrit. Mille neuf-cent-quatre-vingt-cinq questions dont un choix de 60 opéré par le système et 12 erreurs admises au maximum, telle était la norme. Je potassai à mort, ne quittant mon lit que pour sauter dans l'avion école, dur au début mais je m'habituai. Stéphane de son côté passait d'autres califications et nous avions peu l'occasion de nous voir. Le dernier jour fut nous avions un emploi du temps chargé. A six heures je filai vers l'aérodrome, le Cherokee attendait, check lists passées et moteur réchauffé, nous avions rendez-vous à Houston pour le test Plato,

Vol dans des vallées de nuages, turbulences, voix dans les airs. Quelqu'un en radar vectoring nous posa sur une piste secondaire de cette immense base, je me retrouvai devant un écran, après avoir vidé me poches et ma sacoche de voyage. Les américains considèrent très sérieusement que l'on peut être tenté de tricher à ce type d'examen. Je fis un 85%, pas génial mais acceptable et nous reprîmes rapidement le chemin du IFR briefing puis des pistes. Je devais dans la foulée passer la visite médicale. L'imprévu dans cette excellente machine fut que le médecin chargé de m'examiner avait son cabinet à une trentaine de kilomètres de l'école et que le trafic, en cette fin d'après-midi nous fit perdre plus d'une heure sur l'horaire. Marc devenait nerveux : j'avais en effet rendez-vous pour mon test final avec Ann. Je dus le passer en partie de

nuit!

Le test comporte une panne en vol. On fait cet exercice de jour. Du genre énergique, après la navigation obligatoire et les exercices de décrochage et de maniabilité, il faisait nuit... Ann bascula la manette des gazs et dit sans émotion : « you have no engine ».

La règle de base que l'on nous inculque en pareil cas peut paraître trop élémentaire : continuer à voler. Il s'agit simplement dans les premières secondes de garder son avion droit, à bonne vitesse de plané.

No engine!

« ??? » fut à peu près ce que j'en pensais sur l'instant. Panne moteur de nuit? Je me fis la réflexion qu'elle tenait à son avion, comme à sa réputation. De nuit on ne voit pas de champs permettant de simuler un atterrissage forcé. Je n'avais donc qu'à incliner l'appareil sur une aile ou sur l'autre pour voir une piste, ce devait être juste. Ca l'était. Je distinguai à babord les familières balises de piste, nous étions d'après les instruments à huit cent pieds sol et 80 noeuds. La descente en plané, tour en base et finale dans le noir me parurent longs avant de revoir la piste, un peu décalée à gauche.

Je cessai de me poser des questions et réussis une pose correcte près du seuil de piste.

J'observai Ann en coin, sans aucune idée du jugement qu'elle allait porter. Ce fut positif, dès le lendemain je me retrouvai sur le chemin de l'Europe via New-York en compagnie de Stéphane.

Dans ce livre j'essaie de parler des femmes-mondes, des « passantes considérables » de ma vie, de ce que j'ai dû faire, osé faire avec des femmes, comment elles m'ont enseignée et ce qui vient maintenant décrit ce qui ne devrait jamais être infligé à une femme. Une salissure.

Physiquement Stéphane est moche. Sa peau blanche et grasse donne l'impression qu'il ne bronzerait jamais, ses yeux sont des yeux de serpent mort et sa voix détimbrée une pure horreur.

En anglais il est la parfaite incarnation du mot « creep », la chose rampante. Il ne manque pas de charisma toutefois et je l'ai vu manipuler et faire danser plus d'une femme, au figuré. Il aime les jeux de pouvoir. Le sien est d'une certaine nature diabolique. Il doit bien exister quelque part dans l'enfer des juifs un cercle où les démons ramènent toutes choses à un gris neutre et horrible, une odeur fade de sueur, une absence de joie, une pure désespérance, qui ferait paraître désirable la lueur même des bûchers, en comparaison de la totale souillure qui serait la marque de ce lieu.

Comme nous parlions de la nature de la femme , en vol vers dont New-York, notre dernière étape américaine, , il me conta avec un effrayant mélange de jouissance et de mépris ce qu'il avait fait à une jeune anglaise à Tel-Aviv. Elle était venue travailler dans les kibboutz israéliens par idéalisme. Ils s'étaient rencontrés lors d'une réception donnée par une université et il l'avait draguée. Rien de grave si ce n'est qu'elle n'avait pas le goût du flirt et le lui avait fait savoir. Ainsi sa réputation de dompteur de femmes en avait-t-elle pris un méchant coup et avait-il juré de l'avoir.

L'histoire est banale et horrible.

Avec du temps, des repas, un bon vin de l'endroit qui sait, il l'avait trompée sur sa nature et ses intentions et emmenée voir la ville de nuit, sur le toit de son immeuble.

Il la soigna au corps, tout particulièrement, on peut être anglaise, idéaliste et vivre selon une stricte morale : le corps peut céder.

Quand il la jugea suffisamment dévêtue et possédée il donna un signal et sur les toits des immeubles voisins des spots s'allumèrent, tous ses copains qui guettaient l'instant lui firent une sonore ovation qui se termina en éclat de rire général.

Le lendemain la jeune femme plia bagage et disparut de son horizon.

J'entendis les basses des réacteurs se modifier, on descendait, je me secouais, il venait de terminer son récit et quêtait mon approbation. Je vécus un duel intérieur assez violent. Ce type était plus fort que moi, dommage je l'aurais écrasé avec plaisir.

D'autre part on ne se bat pas en 747, l'équipage n'aurait pas compris. Mais pourquoi la mésaventure de cette pucelle naïve que je ne connaissais pas et ne verrais jamais me bouleversait-t-elle à ce point?

Je réalisai qu'il m'avait fait comprendre l'une des choses qu'un homme ne peut pas faire avec une femme. Vous me trouvez naïf sans doute. Il m'avait décrit son blasphème, fait comprendre qu'on ne peut pas se livrer à ce genre de jeu sans que le prix n'en soit tôt ou tard payé. Un prix fort.

Je me taisais toujours et je voyais ses lèvres bouger. Je revis la fin de cette magnifique et dure adaptation cinématographique qu'a fait Roman Polansky d'un roman, Lune de Fiel. L'homme se conduit avec son amante à peu près aussi détestablement Stéphane avec son anglaise. Mais de quel prix va-t-il le payer par la suite! Elle devient sa géolière et l'emmène en enfer, présente, vigilante, attentive à son malheur.

« Polansky.. » dis-je.

Stéphane me répondit que ce devait être un juif qu'il ne connaissait pas. Après tout il avait peut-être raison.

Eglise catholique, église cathodique..

